

La valorisation du Guarana en Amazonie brésilienne
Pinton F.



Montpellier – France
28 Juin – 1^{er} Juillet 2010

Innovation et Développement Durable
dans l'Agriculture et l'Agroalimentaire

www.isda2010.net



LA VALORISATION DU GUARANA EN AMAZONIE BRÉSILIENNE : CULTURE DE RENTE ET/OU CULTURE DES FILIÈRES ?

Florence PINTON

16 rue Claude Bernard 75005 Paris

AgroParisTech, UFR de sociologie

Chercheur associé à l'UR 199 de l'IRD

florence.pinton@agroparistech.fr

Résumé.

Au Brésil, le thème de la requalification de savoirs locaux représente un enjeu politique fort pour des populations rurales confrontées à l'expansion de l'agrobusiness. Le cas du Guarana, plante d'origine amazonienne, est de ce point de vue exemplaire. Le succès commercial des dérivés du Guarana associé à l'appropriation locale des référentiels de développement durable a été propice à la diversification des formes de gestion et de valorisation économique de la plante dans sa région d'origine, après plusieurs décennies de domination du modèle productiviste. Si la multinationale AMBEV prétend conserver le contrôle du marché amazonien du Guarana qu'elle commercialise sous forme de sodas, différentes catégories de producteurs (Amérindiens, *caboclos*, communautés locales, travailleurs ruraux) se mobilisent depuis quelques années pour défendre leur savoir-faire et la spécificité de leur production territorialisée. Parmi elles, les Amérindiens *Saté* Mawé se déclarent dépositaires de la diversité génétique de la plante et affirment s'approvisionner en plantules natives issues de graines sauvages forestières pour les cultiver dans leur champ. Nous revenons dans cet article sur l'histoire régionale en insistant sur des aspects qui ont participé à l'émergence de nouvelles filières. Nous montrerons comment l'enjeu environnemental (conservation de la biodiversité, protection des savoirs traditionnels, marché vert) introduit de nouveaux clivages au sein des territoires.

Mots clés: Amazonie, Guarana, systèmes de production, ressources génétiques, savoirs locaux, marché, labellisations

Abstract - A Guarana : Cash Crops or Brazilian's stake of sustainable development

In Brazil, the question of the requalification of local knowledge is hardly perceptible. It has become a main political stake for rural populations that are facing agribusiness expansion. The example of Guarana, a plant from Amazonia, is emblematic of the competition between different models of production, each of them based on specific history, beliefs, practices and botanical varieties. After numerous decades along which productivist model of production has been dominant, the commercial success of the Guarana based products and the local appropriation of the system of reference linked with sustainable development have favoured the diversification of the forms of management and economic development of the plant in its origin area. While the multinational company AMBEV, leader on the market of Guarana based soda, intends to keep the control on the market of the Guarana, various categories of producers (American Indians; *caboclos*, local communities, rural workers) are mobilizing for few years to stand up their know-how and the specificity of their production linked with their territory. Among those groups, the *Saté* Mawé Indians claim that they are depositary of the genetic diversity of the plant and that they still collect native seedlings in the forest to maintain the diversity in their fields. In this paper, we will watch the regional history and we will underline how environmental stakes (such as biodiversity conservation, traditional knowledge protection, green market) result within the territory in new cleavages related with the uses of natural resources.

Key words : Amazonie, Guarana, local knowledge, models of production, market, certification

INTRODUCTION¹

Le Guarana (*Paullinia cupana var. sorbilis*, Sapindaceae) est une plante agro-forestière originaire d'Amazonie. Cette plante a acquis une renommée nationale et internationale pour ses propriétés stimulantes dont le secteur agro-alimentaire a été le principal pourvoyeur. Ses graines, réunies en grappe, sont riches en caféine, en oligo-éléments, en vitamines. Grâce à l'action conjuguée de ces divers composants, le guaraná a la réputation de maintenir jeune, de stimuler les fonctions cognitives et la mémoire. Une fois sèches et torréfiées, les graines sont vendues sur le marché national et international pour la préparation de boissons gazeuses, comme source de caféine pour les industries, ou plus récemment dans le secteur de la parapharmacie (complément alimentaire).

La région de Maués (Etat d'Amazonas) est connue comme la terre d'origine du guaraná où il aurait été domestiqué par les Sateré Mawé. Sa production est devenu le pivot économique de la région tandis que la fête du guaraná, organisée tous les ans par la mairie, attire de nombreux touristes. Depuis 1998, l'entreprise agro-alimentaire Ambev², implantée localement, organise le *jour du Guarana* pour promouvoir son modèle de production auprès des populations locales.

Le succès commercial des dérivés du guaraná associé à l'appropriation locale des référentiels de développement durable a été propice à la diversification des formes de gestion et de valorisation économique de la plante dans sa région d'origine, après plusieurs décennies de domination d'un modèle productiviste. Les choses commencent à bouger dans les années 1980 face à une série de constats pragmatiques et de basculements conceptuels dans le domaine de la gestion de l'agrobiodiversité qui vont progressivement transformer le regard, le discours et les pratiques des décideurs politiques. Avec l'adoption de la Convention sur la diversité biologique, de multiples instruments juridiques et outils institutionnels sont mis en place aux niveaux national et international pour répondre à de nouvelles préoccupations et stimuler la construction de marchés, ceci avec plus ou moins de succès (Aubertin et al, 2008). L'inscription d'enjeux environnementaux au sein des activités de production se traduit par le renouvellement des normes et des critères de performance de l'agriculture mais aussi par des controverses quant à l'efficacité d'un modèle par rapport à un autre. Certains chercheurs insistent sur la nécessité de re-penser une agriculture monde (Griffon & Chevassus-au-Louis, 2008), qui aurait comme spécificité de re-territorialiser l'agriculture mais aussi de rapprocher les acteurs locaux des problématiques globales. Il en résulte une diversification des formes de socialisation et d'appropriation du vivant qui confère une position nouvelle au thème des pratiques locales et à leur articulation aux sciences et aux techniques dans la mise en œuvre des activités agricoles (Dahan & Pinton, 2008).

La place que prennent les populations locales dans la gestion des ressources agricoles constitue un trait marquant de la gouvernance de la biodiversité, processus qui suscite à son tour de nombreuses requalifications des pratiques, voire des changements dans le régime de production des savoirs. Dans le même temps, le modèle d'amélioration des plantes issu du paradigme moderniste et industriel connaît une profonde remise en question, liée en partie à l'impossibilité de généraliser le modèle de la révolution verte à tous les types d'agriculture et à toutes les régions (Bonneuil & Demeulenaere, 2007). Dans les pays du Sud, en dépit de la mise en place de collections de ressources génétiques (banques de semences *ex situ*), une grande part de la diversité génétique est encore détenue par des cultivateurs qui maintiennent leur propre « collection » et échangent leurs variétés à travers des réseaux socioculturels en marge des institutions de recherche (Emperaire et al 1998). Le tournant participatif amorcé ces deux dernières décennies légitime en partie ces pratiques et

¹ Cette recherche en cours a bénéficié de deux sources de financement (Programme CNPq Pacta 1, programme ANR Biotek)

² American Beverage

se traduit par la place croissante laissée à la conservation des ressources génétiques *in situ*. L'inscription institutionnelle de ce mouvement apparaît dans le Traité international sur les ressources phytogénétiques pour l'agriculture et l'alimentation de la FAO (signé en 2001), qui engage les Etats à « *encourager les efforts des agriculteurs et des communautés locales pour gérer et conserver à la ferme leurs ressources phytogénétiques* » (art. 5.1.c) et reconnaît à ces derniers « *le droit de participer à la prise de décisions, au niveau national, sur les questions relatives à la conservation et à l'utilisation durable des ressources phytogénétiques* » (art. 9.2.c).

Ce changement de contexte a permis aux populations autochtones et traditionnelles de trouver des relais politiques pour acquérir une visibilité dans l'espace public, national et international. Il a été aussi favorable à la requalification de filières de production qui n'avaient pas été créées à l'origine pour répondre à ce type de problèmes. Plutôt que de s'engager dans des procédures relativement longues et complexes leur permettant de défendre des droits formels, de nombreuses communautés locales se sont tournées vers la mise au point de dispositifs de labellisation, de marquage ou de certification pour valoriser leurs produits et mettre en avant les caractéristiques particulières de leur mode de production. Le plus souvent, ces démarches procèdent de la réinscription dans le local d'une production agricole. Il s'agit d'affirmer - ou de construire - le caractère différencié des produits mis sur le marché, du fait de leur origine, de leur authenticité ou du contexte de leur production (Boisvert et Caron, 2007). De telles stratégies peuvent s'appliquer à la promotion de nombreux produits locaux, qu'ils soient réalisés par des paysans, des autochtones, et parfois même des migrants. La reconnaissance de droits sociaux pour certains, le déploiement de droits de propriété et l'accession au statut de marchandises de savoirs et de ressources qui en avait jusqu'alors été exclus, comme la construction de nouveaux marchés pour d'autres, constitue une des modalités majeures de l'enrôlement de ces populations (Aubertin et al, *op. cit.*).

L'identification des réservoirs *in situ* de ressources génétiques comme le thème de la requalification de savoirs locaux sont particulièrement sensibles au Brésil car ils représentent un enjeu politique fort pour des populations rurales souvent dépourvues de droits et confrontées à l'avancée de *l'agrobusiness*. Le cas de la culture du guaraná en Amazonie est un exemple emblématique au croisement de ces dynamiques. Différentes catégories de population (Amérindiens, *caboclos*, communautés locales, travailleurs ruraux) se mobilisent pour défendre la spécificité de leur production territorialisée et leur savoir-faire, en visant des marchés qui les libèrent des intermédiaires locaux. Plusieurs représentations du développement agricole et rural co-existent aujourd'hui sur le même territoire amazonien. Elles se déclinent schématiquement en trois propositions :

- Augmenter la productivité régionale par la diffusion de clones et un changement de pratiques, à travers la présence d'une entreprise multinationale et l'appui de la recherche agronomique ;
- Requalifier un savoir-faire ancestral pour reconstruire une identité malmenée (démarche d'autonomie et d'économie solidaire des Amérindiens)
- Rationaliser la production traditionnelle et lui donner de la plus value à en la certifiant (formation et démarche de certification organique portée par les petits agriculteurs sous forme associative ou de coopérative)

Nous proposons de retracer l'histoire de l'appropriation et de l'usage du guarana dans la région, en insistant sur des aspects particulièrement prégnants comme l'impact des politiques publiques, les tentatives de transfert de technologie et le rapport à l'innovation. La juxtaposition de différents modèles socio-économiques à l'échelle d'un territoire (*agrobusiness*, coopérativisme, économie solidaire, agriculture paysanne, etc.) comme le recours à différentes labellisations sont en train de créer insidieusement des tensions et de la confusion entre les différentes filières de production comme du côté des consommateurs.

Notre proposition est donc de revenir sur des démarches et des pratiques et d'y associer quand c'est possible l'analyse du rapport à la plante et au modèle de production qui les accompagne. Il s'agit également de décrire la façon dont s'opère la confrontation de savoirs empiriques avec d'autres ordres de légitimité (productivisme/productions différenciées) et comment cette confrontation interfère avec les pratiques locales de gestion de la plante.

1. LES SATERE MAWE ET LE MYTHE PROPHETIQUE

Les Sateré Mawé intègrent le tronc linguistique Tupi. Les premières traces de leur présence dans la région de Maués remontent au 17^{ème} siècle. Le guaraná natif (*Paullinia cupana*) est une liane qui grandit spontanément jusqu'à douze mètres de haut et se reproduit à l'état sauvage dans la forêt amazonienne dont l'épicentre correspond au territoire occupé par les Amérindiens, confinés entre le fleuve Tapajos et le fleuve Madeira. Les Sateré Mawé vont y collecter des plantules et les cultiver dans leur champ. L'apport de lumière permet à la liane de se transformer en arbuste et de fructifier. Il ne semble pas y avoir eu, au sens strict du terme, un travail de sélection des variétés cultivées, mais une domestication continue par un recours systématique à ces souches dites « sauvages » pour régénérer les pieds de guaraná transplantés quand ils deviennent improductifs. Le guaraná est aussi à la base de la culture symbolique des Sateré Mawé pour être fortement inscrit dans leur mythologie³. On observe une interaction forte entre le développement de la plante et les pratiques du peuple Sateré Mawé : le guaraná ne peut se développer en arbuste sans les Sateré Mawé, et les Sateré Mawé ne peuvent vivre sans guaraná.

Les hôtes de passage sont conviés systématiquement à en boire des extraits, considérés comme source de bien-être. Sa consommation symbolise un lien social en constitution tandis que le rituel qui l'accompagne fonctionne « *comme une véritable institution de transmission et de circulation de la conscience individuelle et collective (...)* » (Giraldo-Figuerôa, 1997). Loin d'être une société égalitaire, les Sateré Mawé offrent une organisation structurée et ouverte sur l'extérieur, dotée d'une autonomie politique et d'une capacité d'autogestion qui leur a permis de développer une sphère communicationnelle, au sens habermassien du terme, en direction des blancs (Alvarez, 2004).

Le processus de démarcation de leurs terres démarre en 1978 mais ce n'est qu'avec l'adoption de la constitution démocratique de 1988 que le droit de vivre selon leurs usages, traditions et coutumes est véritablement reconnu⁴. L'Union a alors l'obligation de démarquer les terres, de les protéger et de faire respecter les biens des Amérindiens. Entre temps, leur territoire a été soumis à plusieurs tentatives d'invasion (projet de construction de route, activités de prospection de l'entreprise française Elf/Aquitaine, présence des chercheurs d'or). Cette longue période combative a faillit être fatale, rapporte-t-on, à la culture matérielle du guaraná, malgré le lien mythologique très fort qui unit les Sateré Mawé à cette plante. Ces derniers sont devenus dépendants des pratiques de la société environnante et vivent une économie tributaire des autres. Malgré ses qualités gustatives, le guaraná se vend à très bas prix et le marché est contrôlé par des *atravesadores* (intermédiaires).

En 1991, à la faveur de la nouvelle constitution de 1988, les Sateré Mawé créent leur propre organe politique, le Conseil Général de la tribu des Sateré Mawé (CGTSM), forme d'institutionnalisation de leurs expériences politiques dans les nombreux conflits qui les ont opposés aux membres de la société nationale. Fortement impliqués dans le mouvement social indigène, leurs leaders sont sensibles aux actions en faveur de *l'environnement* et

³ La liane forestière est issue des yeux d'un enfant, tué volontairement au cours d'un drame. De son corps naîtra le peuple des Sateré Mawé. La mère promet à ce fils perdu qu'un jour il sera reconnu. D'où la prophétie du Guarana. A maturité, le fruit ressemble à un œil humain.

⁴ La terre indigène (TI) est définie comme un territoire qui doit « *permettre la préservation des ressources naturelles nécessaires au bien-être des peuples indigènes et la terre nécessaire pour leur reproduction physique et culturelle, en conformité avec leurs habitudes, coutumes et traditions* ». La TI des SM présente une superficie de 780 000 ha.

affichent une forte motivation au sauvetage de leur culture. Ils occupent très vite des postes de responsabilité à la tête de différentes organisations indigènes.

La culture du guaraná et les techniques de transformation élaborées au cours du temps par les Sateré Mawé sont à l'origine d'un savoir-faire qui confèrent au produit consommé une qualité particulière⁵. Sa culture semble s'être diffusée à l'ensemble de la région et la majorité des exploitations familiales implantées localement l'ont intégrée dans leur système de production. On comptait en 2000 environ 2000 producteurs regroupés en associations, communautés agricoles et producteurs indépendants. Comme les Sateré Mawé ont du leur enseigner, les petits producteurs rénovent leurs pieds de guarana en s'approvisionnant avec de jeunes plants collectés en forêt ou à partir de graines issues de leur propre abattis. Ils estiment la durée de vie de production de l'arbuste à une quarantaine d'année. Comme les Sateré Mawé, ils sont désignés à travers leur pratique comme des producteurs extractivistes. La productivité de ce système « extractiviste » est estimée par les agronomes à 100 kg /ha en moyenne (400 pieds par hectare, soit 250 g de graines sèches/pied).

2 LA MISE EN PLACE D'UN MODELE PRODUCTIVISTE FONDE SUR UN TRANSFERT DE L'INNOVATION

Le guaraná est commercialisé pour la première fois en 1921 sous forme de soda. Collectées en Amazonie, les graines sont transformées à Sao Paulo, au sud du Brésil. Très rapidement, les grandes firmes industrielles s'intéressent à ce produit régional dont la production n'est pas à la hauteur de sa réputation. En 1942, l'entreprise Antartica s'implante à Maués pour fabriquer sur place l'extrait de guarana. L'objectif des ingénieurs est d'obtenir en condition de champ 400 kg/ha, soit 1 kg de graines sèches par/pied à partir de variétés améliorées au lieu des 250 g obtenus par les petits producteurs.

Les actions d'intensification de la production reposent essentiellement sur la sélection de variétés améliorées par croisement, suivie de leur diffusion⁶. En 1971, l'entreprise acquiert la fazenda Helena, une propriété de 1000 ha comme laboratoire expérimental pour lancer les recherches. Le premier symposium de l'Embrapa (organisme public de recherche agronomique) consacré à la culture de guaraná a lieu 10 ans plus tard. L'ingénieur agronome local signe l'article « *reprodução sexual et vegetativa do guaraná* » (Embrapa, 1983). Il s'attache à créer les conditions favorables à une reproduction végétative qui garantisse le maintien de la qualité des variétés sélectionnées. Engagé ensuite à Antartica pour travailler dans le secteur des technologies appliquées au guaraná, il facilite la mise en place d'un accord de recherche entre les deux institutions et organise le transfert de matériel technologique et biologique (organisation de *nurseries*) vers l'entreprise. Son départ, en 1991, correspond à la prise de conscience d'une politique de modernisation agricole peu adaptée à la réalité des petits producteurs. C'est le début de son engagement militant. La création de sa propre entreprise la même année répond à la conviction qu'il faut travailler autrement avec les communautés locales et créer des interactions avec elles⁷.

Que s'était-il passé ? Pour répondre à la demande du marché, les petits producteurs de guaraná furent soumis à des projets de modernisation agricole portés par différents acteurs. La productivité du guaraná est considérée comme relativement faible par les services agricoles pour diverses raisons : maladies / âge des pieds (supérieur à 25 ans)/ variétés utilisées / mauvaises pratiques. La contrepartie est la présence d'un réservoir local de graines, voire une banque de gènes *in situ*. Le matériel local est d'ailleurs reconnu par les agronomes comme présentant une haute teneur en caféine (4%) tandis que le travail de torréfaction artisanale qui l'accompagne lui donne un meilleur résultat sur le plan qualitatif,

⁵, La poudre de guarana obtenue à partir de la graine est traditionnellement agglomérée et roulée sous forme de bâton qui sera ensuite râpé selon les besoins.

⁶ Les variétés sélectionnées doivent résister à deux maladies répandues dans la région: l'antracnose et le *superbrotamento* provoqué par un champignon.

⁷ Ces informations sont issues d'entretiens réalisés en 2007 à Manaus.

contrairement au système agro-industriel adopté dans les régions de Bahia et du Mato Grosso.

Les techniciens agricoles encouragèrent les producteurs à éliminer leurs vieux pieds de guaraná au profit de plantules de variétés améliorées associées à l'utilisation de pesticides, d'herbicides et d'engrais, afin de consolider la chaîne de production et la rendre plus performante. Dans les années 1990, la création de fonds d'aide destinés aux petits agriculteurs devait leur permettre de rénover leurs plants. Mais la conception alors en vigueur de la diffusion de l'innovation associée à la méconnaissance des systèmes agricoles traditionnels a abouti à un rejet massif du transfert technologique. Le coût de l'opération limita, aux dires des agronomes, sa généralisation⁸.

L'Embrapa poursuivit néanmoins son programme d'amélioration génétique et aurait étudié plus de 1000 « espèces » de guarana. Le matériel génétique a été sélectionné à partir des plantes natives et des cultures de la région. La mise au point d'un système de propagation végétative avec nébulisation et traitement hormonal des plants permet désormais de produire des clones hautement productifs. Les boutures restent 7 à 9 mois en serre avant de rejoindre le champ. Le plant issu de la propagation végétative est productif au bout de 2 ans alors que la graine l'est après 5 ans seulement (Embrapa, 2005). Le premier clone est distribué en 2000 Mais le partenariat recherche/action qui liait les acteurs privés et publics se détériore, grevant ainsi la recherche publique d'une source importante de financement⁹.

Entre temps, la multinationale AMBEV, grosse entreprise de bière, partenaire de Pepsi cola absorbe Antarctica. Malgré des résultats locaux décevants, sa politique est de rester sur le municipal et d'acheter tout le guaraná disponible à bas prix afin de mettre à disposition des consommateurs un produit de qualité bon marché. Ceci passe par la rénovation des pieds de guaraná dans la région et l'intensification des cultures.

En 2003, l'élection du nouveau gouverneur de l'Etat d'Amazonas et sa volonté politique de moderniser l'agriculture familiale incitent Ambev à adhérer à son programme « *Zona Franca Verde* »¹⁰. Un contrat de dix ans, géré par la préfecture, permet la distribution de *mudas* issues de la *fazenda Santa Helena* aux petits producteurs¹¹. En contrepartie, Ambev s'engage à acheter toute la production du *município* de Maués au prix de 7 Réais le kilo payé immédiatement à la livraison.

Les résultats ne sont pas à la hauteur des espérances et la production régionale tend même à régresser malgré ces différentes tentatives de distribution. Quinze ans plus tard, on retrouve avec surprise les mêmes défaillances de l'encadrement agricole et les mêmes

⁸ Empereur L. et Pinton F., 1999, *Gestion de la diversité variétale du manioc dans le moyen Amazone : Maués (Amazonas - Brésil)*. Parmi les témoignages recueillis à l'époque, les pertes de matériel végétal liées à une erreur technique de traitement étaient fréquentes, les producteurs reconnaissant ne pas maîtriser le processus de production. La supériorité des semences sélectionnées de Guarana sur les variétés natives ne convainc pas tout le monde et leur utilisation crée une dépendance inhabituelle du producteur vis-à-vis des techniciens agricoles. Le matériel acheté est souvent inadapté aux besoins ou mal utilisé et une grande quantité de produits chimiques sera abandonnée.

⁹ A défaut de les utiliser localement, c'est Coca-Cola (*município* de Presidente Figueiredo) qui achète actuellement les plants de l'Embrapa pour sa propre production (environ 40.000 sur les 60.000 produites), 4 réais le pied. Il en faut 416 par ha, ce qui revient à une dépense de 1.664 rs./ha.

¹⁰ Programme phare du gouvernement, le Programme *Zona franca Verde* (PZFV) se réclame du développement durable et affiche une approche multidisciplinaire et holiste avec une forte composante scientifique. L'Etat doit reconquérir « l'intérieur » en allant à la rencontre des cultures locales. Il affiche pour cela un objectif de « modernisation » de cet intérieur, en l'occurrence l'agriculture familiale et traditionnelle. Le savoir scientifique est considéré comme source de progrès qu'il faut renforcer par la formation, diffuser et mettre au service des « peuples de la forêt », en reconnaissant par ailleurs la réalité et sans doute la validité de leurs savoirs traditionnels.

¹¹ 60 000 *mudas*/an pour 2000 producteurs

critiques en direction des agriculteurs : « *les petits producteurs ont des difficultés à absorber la technologie et commencent seulement à rechercher ce matériel qui fait ses preuves après 3-4 ans* » (Embrapa). Il reste que « *Les producteurs acceptent mal les nouvelles technologies, ils restent dans une mentalité d'extractivisme, replantent les graines, préfèrent défricher la forêt primaire plutôt que reprendre une ancienne friche* ». Sur le plan social, on reconnaît qu'il manque un véritable accompagnement (Ambev). Nombreux sont ceux qui continuent à vendre aux *atravesadores*, malgré des prix plus bas, par facilité ou habitude. Du côté de certains producteurs, en revanche, de nouvelles revendications apparaissent au grand dam des ingénieurs de l'Ambev : « *les gens d'ici se considèrent comme des pionniers de la culture et sont convaincues d'être les meilleurs. Ils ne veulent pas apprendre et ne cherchent pas à s'organiser* ». L'évolution du contexte international comme l'enjeu environnemental ont permis à ces postures de s'affirmer.

L'entreprise Ambev n'est pas intéressée par une démarche de certification d'origine ou organique et la ville de Maués n'est pas mis en avant dans sa politique de communication. La volonté de l'entreprise de s'enraciner dans la région n'est pourtant pas étrangère au fait qu'elle se trouve près du centre d'origine de la plante. Son objectif principal, selon un anthropologue de Manaus, serait d'abord de créer de la dépendance tout en ignorant les Sateré Mawé qui ne sont pas pour le moment inquiétés par ces programmes¹². Or les Sateré Mawé ayant domestiqué le guaraná, c'est leur existence même qui menace celle d'Ambev, tempère notre interlocuteur. « C'est le mythe du capital contre le mythe de la prophétie » (entretien Manaus 2010).

CONCLUSION

La production amazonienne ne représente aujourd'hui que 39% environ de la production nationale (IBGE, 2005) mais elle facture 73% de la valeur totale de la production (FUCAPI, 2007). Ce résultat serait dû à la qualité du Guarana produit en Amazonie et à sa dimension « patrimoniale ». C'est cette distorsion entre faible niveau de production et réputation du produit qui est à l'origine de nouvelles initiatives.

D'autres formes de production du savoir ont mis un frein au processus d'érosion du savoir traditionnel en renouvelant la conception de l'innovation (Pinton, 2007). Cherchant à rompre avec la logique d'un marché local « captif », les Amérindiens Sateré Mawé ont élaboré leur propre projet de commercialisation du guaraná, fondé sur un principe identitaire associé à une recherche d'autonomie. La ré-inscription de la production agricole dans le local est au cœur de leur stratégie commerciale. Il s'agit de toucher des « consomm'acteurs » qui accepteront de payer au prix fort un produit de qualité doté de caractéristiques spécifiques. Les Sateré Mawé se déclarent dépositaires de la diversité génétique de la plante pour être liés à son centre d'origine (gardiens de la « banque génétique » *in situ*) et à sa domestication. Ils affirment s'approvisionner en plantules natives issues de graines sauvages forestières pour les cultiver dans leur champ. Ce « guaraná natif » qui fait l'objet d'un « Commerce équitable », a retenu l'attention du réseau international *Slow Food* qui l'a décrété « projet sentinelle ».

Cette démarche se situe aux interfaces de l'institutionnel, de l'économique, du politique et du social et affiche pour enjeu la durabilité. Comme d'autres initiatives en train de voir le jour, elle se nourrit dans des proportions variables des activités de recherche, de développement et d'encadrement pour construire son système de normes.

¹² Certaines ONG locales accusent injustement l'Embrapa de distribuer du guarana génétiquement modifié (OGM), ce qui est, d'après nos sources, totalement erroné. Le concept de clone est en fait assimilé à celui d'OGM.

Bibliographie citée

- Aubertin C., Pinton F., Boisvert V. (éds), 2007. *Les marchés de la biodiversité*, IFB, IRD éd., Paris, 272 p.
- Bonneuil C., Demeulenaere E., 2007. « Vers une génétique de pair à pair ? L'émergence de la sélection participative » in Charvolin et al, *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, l'aube : 122-146.
- Dahan A., Pinton F., 2008, « De la nature au système terre. Environnement et durabilité », Sciences, technologies, savoirs en société, *Les cahiers du MURS 57/58*, CNRS : 28-47
- Embrapa, 2005. *Cultura do Guaranazeiro no Amazonas (4. éd.)*, *Sistemas de produção*, Minist. da Agricultura, pecuaria e abastecimento, 40 p.
- Emperaire L., Pinton F., Second G., 1998. Gestion traditionnelle de la diversité variétale du manioc dans le nord-ouest de l'Amazonie. *Natures, Sciences, Sociétés*, 6 (2) : 27-41.
- Griffon M., Chevassus-au-Louis B., 2008. La nouvelle modernité : une agriculture productive à haute valeur écologique, Club Demeter : 7 - 48.
- Pinton F., 2007. Politiques publiques de valorisation de l'agriculture traditionnelle et initiatives privées dans l'Etat d'Amazonas. Le cas du Guarana de Maués, *Rapport pour le programme Biodivalloc*, 35 p.